

Le monde austronésien et la civilisation du bambou:

Une plume qui pèse lourd: l'oiseau Rokh des auteurs arabes.

par Claude Allibert

"C'est ainsi qu'au XVIème siècle, les habitants de Mindanao, l'une des Philippines, voyant les Espagnols munis d'une longue épée, cassant leur biscuit sec pour le manger et fumant leurs pipes, virent en eux des monstres effrayants, sortis du sein des mers, munis aussi d'une queue, mangeant des pierres et vomissant de la fumée. Combien de croyances humaines, en tous les temps, n'ont eu d'autre origine que cette fausse interprétation de faits mal observés."

Devic, *Le pays des Zendjs* (p. 211).

Un article antérieur¹ nous a amené à reconsidérer le problème des informations à caractère merveilleux (arbre *wakwak*, île des femmes) chez les auteurs arabes du VIIIème au XVIème siècle. Chaque relecture, une fois définie une certaine démarche, nous permet de mieux comprendre la composition de ce savoir engrangé par les hommes qui parcoururent l'océan Indien de l'ouest à l'est comme de l'est à l'ouest. Ainsi, après avoir émis l'hypothèse que le fruit *wakwak* qui donne des jeunes filles n'est autre que le cocotier dont les noix, traditionnellement, ont été vues par tous les navigateurs comme autant de portraits féminins, nous avons tenté de démontrer que les îles *wakwak* font double emploi avec l'île des femmes des auteurs arabes. Nous ne nous attarderons pas à refaire cette démonstration, mais nous rappellerons que les lecteurs ont souvent été induits en erreur car ils ne voyaient pas qu'ils avaient affaire à des phénomènes de duplication dus à des compilations jamais remises à jour. On savait bien que les auteurs arabes se recopiaient les uns les autres à l'exception de quelques rares navigateurs et voyageurs, mais on ne pensait pas que le même auteur pouvait dupliquer son propre message en des termes différents et cela, parce qu'il ne s'en rendait pas compte.

Nous avons, à l'occasion du même article, soulevé le problème de l'oiseau Rokh et de sa plume, au sujet desquels des hypothèses différentes avaient été avancées. Il ne fait pas de doute que la plus

¹Allibert C., 1991.

intéressante est bien celle de Ferrand qui semblait avoir apporté une solution définitive au problème. Rappelons rapidement ce qu'il en dit à deux reprises:

"Les pennes de Rokh...qu'on emploie pour y garder de l'eau ne sont pas, comme le pense M. Sibree, des pétioles de palmier *sagus rufia* de Madagascar, qui ne se conservent qu'à condition d'être tenus au sec. Je crois volontiers qu'il s'agit des *lanġand* malgaches. Le *lanġand* est un gros bambou d'environ 15 centimètres de diamètre et de 2 mètres de long, dont les noeuds ont été perforés à l'intérieur, à l'exception du dernier, pour le transformer en récipient pour l'eau. Le *lanġand* est en usage dans un grand nombre de tribus et particulièrement chez les tribus maritimes. Il représente très exactement les pennes de rokh des géographes arabes¹".

Dans une note en bas de page (1919, p. 331, note 4), il apporte la même analyse en renvoyant au texte précédent. Toutefois, il ajoute:

"La légende de l'oiseau fabuleux peut avoir pour origine celle du Garuda hindou, mais elle peut être aussi un souvenir du gigantesque Oepynomis de Madagascar..."

Cette seconde proposition se verra discuter plus loin. Elle introduit de la part de Ferrand un avis qui va au-delà de la nature de la plume sur laquelle on tombe d'accord. Elle apporte un premier éclairage sur la diffusion du bambou dans l'espace océanique.

L'hypothèse botanique de Ferrand relevait de la conviction intime et de l'intuition. Il est toutefois extrêmement étonnant, quand on connaît sa compétence en langue malgache, qu'il n'ait jamais ouvertement constaté que le terme *volō*² signifiait à la fois *bambou*, *plume*, *poil* et

¹Ferrand, 1907, p.551. Notons que d'autres auteurs furent du même avis que Ferrand, en particulier Wheatley (in Chittick et Rotberg, 1975, p.94, note 58) au sujet des pennes du P'eng. Mais, il n'est pas d'accord avec Ferrand pour ce qui est de sa localisation à Madagascar ("The identification of the territory with Madagascar cannot be accepted").

²Nous donnerons deux exemples de l'emploi de ce mot à Madagascar. *volom-borona-plume*, *volon-doha=cheveux*.

Dempwolff donne pour le mot *bambou* trois mots, *buluh*, *be(t)un*, *hau'(f)*. Il présente *buluh* (t.III, p.34) comme étant le nom d'une espèce de bambou (Name einer Bambu-Art). Les correspondances qu'il donne sont les suivantes:

Java (t.I, p.47): *wuluh* (eine Bambu-Art); t. III(p.34), *bulu*: Flaum, Haar, Feder.

Tagalog: *bulo*, Tobak-Satak: *imbulu*; Ngadju-Dayak: *bulu*.

Par ailleurs, il n'est pas inutile de se reporter à l'*Oxford English Dictionary*, 2ème éd. (t.1, p.917), à l'entrée *bamboo* pour tenter de définir le lieu d'origine de cette plante:

"original source doubtful. now in Malay (Central Sumatra), Sundanese, and Javanese (W. and Central Java). But some consider it an introduced word there and take the original to be Canarese banbu or banwu."

Rappelons que le Canara est une langue dravidienne. Il semble bien que le terme ait été pris par les Européens à la première population possédant ce végétal qu'ils rencontrèrent.

cheveu dans cette langue mais également dans les langues austronésiennes de l'Asie du sud-est, la langue malgache faisant partie de cet ensemble austronésien. Cette simple équation eut été déterminante et par delà son énoncé, eut obligatoirement induit des conséquences sur lesquels nous nous arrêterons plus loin.

Avant de tenter une exploitation plus poussée de ce constat, il importe de faire un bilan des occurrences de cette plume, du bambou et de l'oiseau Rokh (3 éléments associés) chez les auteurs arabes du IX^{ème} au XV^{ème} siècle.

Relevé des informations.

Cet état des occurrences a été mené à partir de l'ouvrage de Ferrand¹.

A. Le bambou.

Il est signalé dans sa véritable nature de végétal par le terme arabe *khayzurân*², sans doute dès Ibn Khordadbeh (844-848), puis par Sulayman et Abu Sayd (851 et 916), Yakubi (875-888), Ibn al Fakih (902), Masudi (vers 920) et dans l'*Abrégé des Merveilles* (vers 1000). Viennent ensuite Kazwini (1203-1283), Abul Feda (1273-1331), Ibn al Wardi (vers 1340) et Ibn Bakuwi (début du XV^{ème} siècle), qui reprendront la même information.

Même si l'on tient compte du fait que certains auteurs copient leurs prédécesseurs, on doit retenir que les informations apportées par le maître de poste Ibn Khordadbeh et Sulayman sont issues de sources sérieuses.

D'autre part, ce bambou³ est bien localisé géographiquement. Le secteur où les auteurs le situent va principalement de Kalah (Kedah) à Ramni/Lamuri (Sumatra), avec une occurrence dans l'île de Niyān (Nias, Ibn al Wardi). Une seule fois, mais elle est à prendre en compte, il est signalé dans le Sind (Ibn Khordadbeh, in Ferrand, p.32). Le secteur

Nous sommes donc d'ores et déjà en présence de trois termes d'origines linguistiques fort différentes, *volā*, *banbu* et *khaizoran*.

¹Ferrand G., 1913-14.

²Ferrand G., 1907, p.436, note que ce terme est employé dès Sulayman (et probablement avant, à notre avis, bien que nous n'ayons pu nous reporter aux textes originaux du IX^{ème} siècle):

"L'île de Rāmy produit de nombreux éléphants, ainsi que le bois de Brésil (bakkam) et le bambou (khaizorān)".

³Il existe une quantité considérable de bambous (se reporter au *Book of bamboo*). Il n'est évidemment pas question ici de mener une étude botanique qui est totalement en-dehors de nos compétences. Nous nous en tenons spécifiquement à une réflexion sur un type de bambou de dimensions telles qu'il pourrait être effectivement pris pour la plume d'un oiseau énorme, comme nous allons le voir dans la partie B. En l'occurrence, ce type de gros bambou est signalé dès le VII^{ème} siècle sous le nom de *pattun* en Asie du sud-est (voir plus loin).

Ramni/Lamuri/Kedah est bien connu. C'est le sud de la Malaisie et l'Asie du sud-est (Sumatra en particulier, voir Ferrand)¹. Mais il faudra garder en mémoire que le bambou est également présenté au pays des Zendj par Abu Zayd (916).

B: La plume d'oiseau.

L'ouvrage le plus riche sur ce thème est les Merveilles de l'Inde par Buzurg ibn Shahriyar (Xème siècle). Pourtant, le terme bambou, à notre connaissance, n'y est pas utilisé. En revanche, la plume de l'oiseau est présentée en ces termes:

"Al-Hasan b. Amr et d'autres m'ont rapporté, d'après des vieillards de l'Inde, des choses énormes sur les oiseaux de l'Inde, du Javaga, de Khmer, du Tchampa et d'autres pays encore. En ce qui me concerne, ce que j'ai vu de plus grand en fait de plumes d'oiseau est un morceau de plume, la partie inférieure, que m'a montré Aboul 'Abbas de Siraf: il était long de deux coudées et nous avons estimé qu'il pouvait contenir neuf outres d'eau.

Le patron de navire Isma'ilawaih m'a rapporté avoir vu, dans une ville de l'Inde, chez un de leurs grands marchands, la partie inférieure d'une plume d'oiseau qui était contre sa maison et dans laquelle on vidait de l'eau comme dans une grande tonne en poterie. Comme je m'en étonnais, il me dit:

"Ne sois pas surpris: un patron de navire du Javaga m'a rapporté avoir vu chez le roi de Çrivijaya une base de plume qui pouvait contenir 25 outres d'eau"(p. 228)²

Et plus loin (p.251, paragraphe 52, au sujet d'un habitant de Siraf qui se rendait à Kedah et atterrit sur une île du secteur):

"Un homme poussait devant lui deux taureaux chargés de douze outres pleines d'eau qu'il versa toutes dans cette cuve; notre homme, examinant la cuve, constata qu'elle était lisse, bien polie, ne ressemblant ni à la poterie ni au verre. Il interrogea l'autre qui lui répondit que c'était le bout d'une plume d'oiseau. Il ne le crut pas jusqu'à ce qu'il fût allé passer la main sur la cuve, tant intérieurement qu'extérieurement: il constata alors qu'elle était translucide et il y remarqua des deux côtés la trace de la base des plumes. Et cet homme lui rapporta qu'il existe des oiseaux dont les plumes sont encore plus grandes." (p.251)

¹Ferrand, G. 1907. A cet égard, Flacourt qui a relevé un certain nombre de migrations à Madagascar dont les Malgaches avaient encore le souvenir désigne les ZafinDraminia venant de Ramini comme l'indique leur nom vers le XIIème siècle.

²Confirmation de la mauvaise traduction du mot *vo/o* à double sens.

C'est bien là le premier texte où l'équation *bambou=plume* est évidente. C'est le texte pivot de cette mythologie. Et, dans le même ouvrage, les faits merveilleux de l'oiseau seront développés (voir plus loin).

On comprend alors que les auteurs puissent présenter cet oiseau immense et lui attribuer des aventures fantastiques.

C: L'oiseau Rokh.

Notons d'abord qu'à aucun moment Buzurg n'attribue de nom à l'oiseau. Il faut attendre Ibn Said (1208-1274) et Chao Ju-kua le chinois informé par les Arabes, que l'on peut citer:

"K'un-lun Ts'eng-chi is the south-western sea. It is adjacent to a large island in the sea. There are regularly great p'êng birds. When they fly they obscure the sun for a short time. There are wild camels and if the p'êng birds meet them, they swallow them up. If one finds a feather of the p'êng bird, by cutting the quill, one can make a water-jar of it".¹

Où Ibn Said voit de petits éléphants enlevés par un oiseau Rokh, l'auteur chinois voit, comme Marco Polo (1295)², des chameaux. Ibn Battuta (1331), Dimaski (vers 1325), Ibn al Wardi (vers 1340) nommeront l'oiseau. Ce dernier apparaîtra aussi dans *Le voyage de Sindbad*.

Par ailleurs, son habitat est alors défini. C'est l'île de Komr (Madagascar).

Enfin, son oeuf tient un rôle important chez certains auteurs, ce qui n'est pas le cas chez Ibn Said, lequel nous montre bien que la plume est le bambou dont on se sert pour faire des ponts et des récipients. Dimaski donne une impression de sérieux à l'occasion de sa déclaration stipulant que l'oiseau vit sur l'île de Komor dont la partie orientale recèle des penes qu'il a perdues et qu'on exporte vers Aden. C'est un point important quand on se rappelle qu'al-Mudjawir signale au siècle précédent des navigations de Kmr vers cette ville³; mais il semble bien que l'auteur du XIV^{ème} siècle

¹Duyvendak, p.22, tiré de Chao Ju-kua (vers 1226).

²Si le récit de Marco Polo concernant l'oiseau paraît de toute évidence démarqué des auteurs arabes, en revanche sa description de la plume dont il dit avoir de ses yeux vu un spécimen chez le grand Khan est plus intéressante. Il fait d'ailleurs nettement le départ entre "ce que disent ceux qui ont vu" l'oiseau Rokh et "ce qu'il en a vu", à savoir:

"une plume de l'aile du dit oiseau Roc; je la mesurai, moi Marco Polo, et la trouvai longue de quatre-vingt-dix travers de main, et ayant deux de mes paumes de tour, ce qui devait certainement être tenu pour une merveille". (Allibert, 1990, p.119)

³"Les peuples d'al-Komr avaient l'habitude de quitter Am-Komr pour atteindre Aden en bateaux et en utilisant une seule mousson, mais ces peuples ont maintenant disparu depuis qu'ils ont perdu leur pouvoir et depuis que l'itinéraire de leur voyage a été fermé." (Allibert, 1990, p. 111).

nous rapporte des faits terminés de longue date puisqu'al-Mudjawir affirme que le passage de Komr à Aden ne se fait déjà plus au moment où il écrit.

Des effets induits par la consommation du grand volatile existent chez Buzurg dont on rappelle qu'il ne parle jamais de l'oiseau Rokh; Ibn al Wardi reconduit ces informations. Les deux auteurs évoquent le pouvoir rajeunissant de la viande ingurgitée prise sur l'oiseau tué ou de celle de son oisillon¹.

Ibn al Wardi s'aligne une fois de plus sur Buzurg en indiquant que les plumes de l'oisillon contiennent neuf litres d'eau. A la vérité, cet auteur semble amalgamer Buzurg et Ibn Said, ou reprendre un texte inconnu qui aurait pu servir de source à l'auteur du Xème et à son suiveur du XIIIème siècle². L'oeuf va à son tour prendre des proportions conformes à l'oiseau géant et donner une coupole. Nous verrons dans la partie suivante la lecture qui peut en être faite. Simple oeuf énorme brisé pour en tirer de quoi se nourrir quand les hommes arrivent sur l'île ou duquel, en le brisant, on extrait l'oisillon auquel on vole une plume et dont la destruction appellera la vengeance du grand oiseau.

Notons enfin, par-dessus les siècles (du Xème au XIVème, de Buzurg à Ibn al Wardi), que la consommation de l'oiseau ou de sa descendance débouchera, en toute bonne logique mythologique, et avec grande duplicité, soit sur l'empoisonnement et la mort du consommateur, soit sur son acquisition de la jeunesse éternelle³.

¹ Il n'a jamais été réellement démontré que les hommes aient consommé l'Aepyornis à Madagascar; G. Grandidier (1905, p.127) dit:

"Les nombreuses traces de travail humain, d'entailles faites sur les os frais et à l'aide d'instruments de fer ou d'acier...prouvent la contemporanéité de l'homme... Il est à remarquer toutefois que ces entailles ne se retrouvent que...sur les tibias d'Aepyornis et qu'aucune autre partie de ces animaux n'est touchée. C'est là un fait qui ne s'explique pas, pas plus d'ailleurs que la raison de ces entailles qui paraissent faites sans but précis et portent sans distinction sur toutes les parties de l'os. L'extraction de la moelle n'en est pas la cause, ni l'enlèvement de la viande pour se nourrir, car aucun os ne porte de trace de feu".

Les récents travaux sur les sub-fossiles n'ont pas apporté de renseignements plus précis à notre connaissance. Cependant, dans un récent article (1986, p.27), Dewar envisage, certainement à juste titre, que ce ratite a dû représenter une proie facile et un apport de viande non négligeable.

Par ailleurs, cette mise à mort de l'oiseau suivie de la consommation de sa viande se retrouve dans le conte malgache le *vorondreo* qui semble bien reproduire en langue malgache un épisode d'une mythologie connue de l'ensemble de l'océan Indien.

²Ce qui est étonnant, c'est que le bambou apparaît sous son nom arabe dès le IXème siècle, alors que le mythe de la plume (bien antérieur) ne se trouve pour la première fois qu'au Xème. Tout porte à croire qu'il nous manque des textes antérieurs qui feraient apparaître ce constat. La disparition de tels textes nous est signalée par les auteurs arabes qui se réfèrent ouvertement à d'autres auteurs dont ils nous donnent les noms et dont les écrits ne nous sont pas parvenus (par exemple, celui d'Ibn Fatima, selon Ibn Said).

³Notons que cette jeunesse s'affirmera par la chute des poils et la repousse de poils noirs chez les vieillards. Sans vouloir aller trop loin, mais connaissant comme nous

Cet oiseau Rokh, rappelons-le, n'apparaît pas sous son nom avant Ibn Saïd (qui le situe dans l'île de Komor où il n'est pourtant pas systématiquement placé par les autres auteurs). Il semble bien que la présentation de l'oiseau énorme qui nous est faite fût peut-être annoncée chez Masudi par l'*anqa* (*angkas*, terme qui, selon Devic¹, signifie *oiseau* en malais) (*Les Prairies d'or*, 1965, pp. 329 et 514-515).

L'oiseau est successivement belliqueux ou secourable, d'une puissance lui permettant de soulever des éléphants, des rhinocéros et des tortues, d'un bord de l'océan (Mer de Chine et vallée des diamants, probablement Sumatra) à l'autre (mer des Zends). Une telle couverture de l'océan Indien contribue à conférer à cet océan des caractères de mer fermée où les traditions orales se passent de culture à culture et s'interpénètrent.

Analyse de ces données.

Le premier point fondamental est historiquement lourd de sens. L'étude des occurrences fait nettement apparaître, comme c'était le cas pour le terme *wakwak* rencontré simultanément avec le mot indien *nardjil* pour décrire le fruit du cocotier, qu'il y a duplication de l'information. Or, pour que cet effet de redondance n'ait pas été reconnu, il faut que la tradition reposant sur la mauvaise traduction du terme *volo* fût fort ancienne et bien antérieure aux premiers écrits arabes du IX^{ème} siècle utilisant le mot *khayzoran*.

Le second point pose le problème de la mise en place du malentendu. L'opération conduisant au quiproquo a pu se dérouler ainsi:

Un groupe d'une population n'ayant jamais vu de grand bambou (dont il importerait aux botanistes de déterminer l'espèce), entre en contact avec des éléments d'un groupe austronésien qui lui donnent le nom *volo* pour le bambou en question. Le receveur (aux connaissances linguistiques limitées) et du fait de la ressemblance du bambou avec une plume, comprend dans le terme qui lui est communiqué non pas le nom du végétal mais bien le mot *plume*.

Ce schéma n'est possible que dans les conditions suivantes:

a. Que l'origine végétale du *volo* ne puisse être reconnue. Il faut donc être hors de la sphère de croissance de ce bambou, donc hors d'Asie du sud-est principalement et peut-être de l'Inde orientale et Ceylan.

l'avons vu tous les sens du mot *volo*, on est en droit de se demander s'il ne s'agit pas là de l'utilisation d'un jeu de mots.

¹ Devic, 1883, p.253. Cet auteur va jusqu'à émettre l'hypothèse que le terme *Rokh* pourrait venir du malais *Rouq*, mot qui désigne selon lui un grand échassier, mais également un vautour.

b. Que les deux groupes humains se rencontrant maîtrisent assez bien les langues du secteur pour que chacun s'exprime dans sa langue et soit compris¹.

La seule situation répondant à ces conditions est que des navigateurs du monde austronésien² munis de telles sections de bambou pour conserver de l'eau aient été rencontrés hors de chez eux et de l'aire géographique de croissance de ce bambou par des populations du nord-ouest de l'océan Indien. Il s'agirait alors soit d'Arabes soit plus probablement de Persans. Le fait même que les Arabes et les Persans aient été bien installés à Canton au VIII^{ème} siècle rend obligatoire une date plus ancienne; sinon ils auraient déjà eu connaissance du bambou.

La rencontre Austronésiens-Persans ou Arabes a pu être directe, dans une zone comprise entre l'Inde du sud et l'Arabie mais la confusion une fois introduite a pu être entretenue par des relais linguistiques. Cependant, tous les cas doivent impliquer la non connaissance de ce type de végétal. Il faudrait donc, pour cette époque ancienne, parfaitement connaître les limites du secteur où ce bambou fut endogène ou celles de sa diffusion pour cette date. Il paraît bien improbable que l'Inde de l'Est et Ceylan aient pu servir de relais car le bambou y était probablement installé. Le monde persan et arabe est nettement plus envisageable.

Par ailleurs, il nous semble impossible de retenir l'hypothèse d'une association mentale directe et automatique entre le bambou et la plume hors contexte linguistique, même si la ressemblance entre le végétal et l'aile a été à l'origine de l'emploi du même terme chez les Austronésiens. Mais ces derniers bénéficiaient de la présence sous leurs yeux de ces deux choses. En revanche, une fois énoncé le terme, l'aspect surdimensionné de la plume ne pouvait qu'impliquer logiquement un propriétaire de grande taille.

S'il nous semble que notre démarche conduit logiquement à l'hypothèse de mouvements austronésiens vers l'ouest (nord-ouest?) de l'océan Indien à une date ancienne, il nous paraît plus difficile de tenter de comprendre dans quelle relation (de cause ou de conséquence?) l'oiseau ainsi induit dans la mentalité collective a pu précéder ou suivre les grands oiseaux (Simurgh, Garuda et même P'eng). D'autre part, la mise en place de ce type de mythe étant très ancienne, et la présence du grand oiseau (soulevant des éléphants) étant signalée au pays des Zendj (même si ce n'est qu'en une seule occurrence), on est amené à se demander si la présence

¹A cet égard, citons ibn al Fakih (Ferrand, 1913, t.1, p.56): "Au Djawaga, il y a des perroquets blancs, rouges et jaunes qui, quand on le leur apprend, parlent couramment arabe, persan, grec et hindou". Il est surprenant que la langue des Austronésiens ne soit pas citée, sauf si l'on considère que la langue du lieu est sous-entendue.

²Notons que le mot *valo* est bien reconnu dans l'inscription de Talan Tuwo (situé à l'ouest de Palembang, Sumatra) traduite par Coedès puis par Ferrand (1932, p. 276), pour une date précise (684 de notre ère). Les termes *haur*, *buluh* et *pattun* y figurent.

austronésienne est à envisager à Madagascar à une date aussi ancienne ou s'il s'agit seulement d'une présence dans le nord de l'océan Indien.

Prenons ces deux questions l'une après l'autre.

Eu égard à l'influence qu'aurait pu avoir la représentation du grand oiseau portant une telle plume sur les figures mythologiques que sont le Simurgh, le Garuda et le P'eng, il semble qu'il faille mener la comparaison avec chacun. Il paraît plus probable que la légende de cet oiseau hors dimension se soit plutôt appuyée sur une croyance plus ancienne en de tels volatiles monstrueux dont le rôle mythologique existait de longue date, bien en place chez les Persans et les Indiens. Une association mentale put alors logiquement s'opérer. La réalité de l'oiseau géant Garuda, Simurgh et P'eng est bien antérieure aux textes arabes et sans doute à l'évocation de l'oiseau géant à la plume bambou (à moins que l'on envisage une date fort ancienne pour l'épisode étudié). Rappelons que le P'eng chinois est déjà signalé au Vème siècle avant J.C.¹

La comparaison que l'on peut faire de l'oiseau Rokh avec le Garuda a été envisagée par S. Lévi² qui vit un oiseau similaire dans l'évocation que l'on trouve dans le *Saddharmasmrtyupasthana sutra*, texte ancien. De notre côté, nous avons noté que ce texte décrit:

"l'arbre immense *jambu* (kuta-salmali) comme la demeure du Garuda". (p.145)³.

Egalement intéressante est la seconde question que Wheatley indirectement posa quand il formula son objection à l'hypothèse de Ferrand. Ce dernier avait déclaré:

"La légende de l'oiseau fabuleux peut avoir pour origine celle du Garuda hindou, mais elle peut être aussi un souvenir du gigantesque Oepyornis de Madagascar"(1907,p.551,note 4)⁴.

¹ Devic (1883, p.218) cite l'auteur chinois Tchouang-tseu qui dit :

"Il y a un cétacé qui est si grand qu'on ne sait pas combien il a de milliers de *li* (600 m); il change de forme et devient oiseau, son nom est alors Pheng".

Et, de surcroît, la connaissance du bambou est ancienne chez les Chinois où certaines espèces de grosse taille sont endogènes. Devic, d'ailleurs, envisage une origine de l'oiseau P'eng à partir d'une même démarche. Il y voit initialement un cétacé marin dont la grande nageoire a allure de voilure se transformant en oiseau aux puissantes ailes.

² Lévi S. 1918.

³ Une réflexion plus approfondie de cette ligne exigerait une étude du terme *jambu* et des toponymes *jambudvīpa*, *jaladvīpa* et *yadvīpa*, ainsi que la nature de l'arbre *jambu* que les auteurs traduisent toujours par *jambosier* ou *jamosier*, arbre de petite ou moyenne taille (donc en aucune manière "immense").

⁴ Notons que Decary dit "La légende du Rokh n'a pas l'Aepyornis comme origine; l'un et l'autre sont sans rapport" (1937,p.114).

Il est évident que l'une et l'autre des options ne signifient pas la même chose. De l'ancienneté de cette confusion et du lieu où le constat a été établi dépendra le plus ou moins grand rôle tenu par Madagascar. Il se peut que ce ne soit pas la connaissance de l'Aepyornis au Xème siècle (ou avant) qui ait installé la croyance en l'oiseau énorme mais bien plutôt la vue d'une pareille "plume" qui ait logiquement impliqué un propriétaire immense, le tout se greffant sur une mythologie déjà existante dans le voisinage (Simurgh et Garuda). Mais il ne peut être affirmé le contraire. L'existence de l'oiseau *anqa* signalé par Masudi, de l'oiseau à la côte Zondj à Sofala, et plus réellement des oeufs d'Aepyornis dans les fouilles de Madagascar ainsi que des vestiges de bambou dans les fouilles de Koungou à Mayotte militent pour cette ancienneté. Dans ce cas, il faut faire l'hypothèse de navigations austronésiennes vers Madagascar et d'une rencontre avec des Persans ou des Arabes dans le secteur de la Grande Ile ou à la côte africaine¹ On doit alors envisager hors relais linguistiques un échange direct Austronésiens/Persans ou Arabes très tôt avant le IXème siècle, chaque groupe humain loin de ses bases. Le peuplement de Madagascar vu sous cet angle pourrait être très ancien et cette ancienneté serait alors confirmée de façon paradoxale non pas par ce que les géographes arabes nous apprennent dans la section historique de leurs écrits, mais dans les sections de récits fantastiques de ceux-ci. Si le gros bambou leur est étranger et qu'ils doivent passer par le mot *volo* pour déboucher sur cette vision mythique de cette plante, c'est qu'ils ne sont pas encore allés dans la partie de l'Inde ou de l'Asie du sud-est où ils l'auraient rencontrée², et donc qu'ils n'ont pas la moindre chance de reconnaître ce bambou qu'ils ne savent nommer. C'est par conséquent soit que les Austronésiens sont venus jusqu'à eux, soit qu'ils les ont rencontrés ailleurs (Madagascar?) avant même qu'ils n'aient pris la route des Indes.

Cependant, c'est le XIIIème siècle qui introduira tardivement le Rokh et son oeuf. On se doit donc, à la lecture de ces textes, de retenir le nord-ouest de l'océan Indien comme lieu de mise en place de la plume-bambou sans éliminer une possibilité plus méridionale³ et aussi ancienne.

Conclusion.

¹Un autre soupçon de preuve par la négative réside dans le fait que le terme employé en Asie du Sud-Est pour désigner le gros bambou (comme le signalent Dempwolff et l'auteur de la stèle de Talan Tuwo) est *patjun*. Or, il semble que ce terme n'ait pas survécu à Madagascar, ou mieux encore qu'il n'y ait pas été importé. Il aurait donc été remplacé par le terme *volo*, seul terme sur lequel le quiproquo soit possible, ce qui ferait de la Grande Ile le lieu où le malentendu se produisit. Mais on peut toujours rétorquer que le terme *volo* a été utilisé à dessein par l'informateur pour que son interlocuteur comprît mieux un mot plus courant, à la place du mot moins générique. Nous reconnaissons volontiers que c'est là faible présomption.

²L'étude du terme *khayzurân* apporte une information de première importance. Il semble venir du persan *hizrân* (d'après le *Dictionnaire persan-français* de Desmaisons) mais est passé en arabe assez anciennement pour que l'on en trouve trace en poésie. Nous remercions le Professeur A. Miquel pour cette information.

³On s'étonnera qu'Idrisi n'ait rien laissé sur ce sujet.

La célèbre histoire de l'oiseau Rokh précédé de sa plume gigantesque fut donc mise en place selon un schéma mythologique à partir de données botaniques spécifiques à une aire géographique bien délimitée que les auteurs arabes associent dès le IX^{ème} siècle à l'aire de croissance du gros bambou. Nous avons affaire à la superposition d'un phénomène botanique inconnu des Persans et des Arabes appartenant à un secteur géographique nouveau pour eux qui s'inscrira dans une mythologie probablement déjà en place (Garuda, Simurgh) et dont l'image sera réactivée par la rencontre avec l'Aepyornis de Madagascar, en un temps synchrone ou décalé.

Tout bien pesé, et sans qu'on puisse vraiment y répondre, le problème est dans la relation de ces trois grandes images (oiseaux merveilleux) des réalités (bambou/Aepyornis) et dans le rapport (ou non-rapport) de cause à effet qu'ils entretiennent. A cette question déjà posée par Ferrand, nous ne pouvons répondre définitivement. De l'ancienneté de cette pénétration par le monde austronésien de l'océan Indien dépend pour une part cette réponse. Nous n'aurons pu que faire mention de ce déplacement austronésien en un temps compris entre le début de l'ère chrétienne et l'Hégire, et proposer une alternative, soit dans le secteur septentrional, soit méridional.

Un second point d'importance est la confirmation des conclusions que nous avons tirées de l'étude du fruit *wakwak*. Nous pensons pouvoir affirmer que ces textes anciens véhiculent des messages codés encore plus anciens. Deux grands ensembles apparaissent. Le premier pour les deux exemples choisis est le monde d'influence indienne; le second le monde austronésien¹.

Munis de ces deux dénominations (*wakwak/nardjil, volo/khayzuran*) appartenant à des ensembles linguistiques différents, nous pouvons tenter une fois encore de dater l'installation des Austronésiens à Madagascar en les associant. Mais, et pour les mêmes raisons, nous nous heurtons au même constat d'échec. Si la redondance des textes et des messages codés nous donne la certitude d'un déplacement avant le VIII^{ème} siècle, rien ne rend la pénétration de la Grande Ile datable. On ne peut cette fois encore aller jusqu'à dire que le cocotier nous donne plus de renseignement. En effet, si la description du bambou hors contexte

¹ Les auteurs arabes pour le secteur de l'Asie du sud-est nous présentent encore les célèbres *nesnas* dont la nature ne fait pas de doute. Il s'agit de gibbons. Ils sont sensiblement toujours décrits de la même manière:

"Il y a des hommes tout nus (à Ramny où vit le rhinocéros) dont le langage est une sorte de sifflement inintelligible. Ils évitent la société des autres hommes. Leur taille n'est que de quatre empan; les parties génitales des deux sexes sont de petite dimension. Leur chevelure est un duvet roux. Ils grimpent dans les arbres mais sans le secours des pieds." (Ferrand, 1914, p. 25, selon Ibn Khordadbeh). Idrisi (voir Viré, p. 31) reprendra cette description mais dissociera les *nesnas* des populations qui se rendent à la nage vers les navires qui passent le long de la côte pour échanger du fer contre de la nourriture, séparation qui ne fera plus des *nesnas* des candidats à l'espèce humaine.

géographique de sa zone de croissance implique un déplacement loin de Sumatra et des zones austronésiennes, et que le terme *volo* confirme que ce déplacement fut effectué par les Austronésiens, on ne peut pour le cocotier *wakwak* en tirer la même conclusion. L'arbre au fruit (et non pas le fruit transporté) est décrit in situ. Pour postuler que les Persans ou les Arabes l'aient découvert à Madagascar, il faudrait que les contacts Austronésiens/Perso-Arabes aient eu lieu avant que ces derniers n'aient fait leur premier voyage en Asie du sud-est et que d'autre part, les Austronésiens se soient déjà installés dans la Grande Ile et y aient développé la culture du cocotier. Certes, on reconnaît volontiers que des *Wakwak* sont venus en 945 dans l'océan Indien occidental. Mais on n'ira pas jusqu'à faire de Madagascar l'île *Wakwak* par excellence, même si elle se rattache au grand ensemble du même nom. Les auteurs arabes sont suffisamment précis quand ils désignent ces îles riches en camphre, rhinocéros, coco et bambou (Sumatra et îles voisines) pour que l'on ose franchir le pas pour une époque aussi ancienne.

Le rôle capital du monde austronésien en mouvement est mis en scène, ainsi que les deux végétaux fondamentaux sur lesquels il appuie sa culture: le bambou et le cocotier. C'est la civilisation du végétal. On comprendra mieux pourquoi certains archéologues redoutent que ces civilisations n'aient pas laissé de traces facilement visibles. Si l'on se tourne du côté des auteurs anciens grecs et latins (Coedès), on fait le constat suivant. A notre connaissance, le bambou n'est jamais présenté, au contraire de la noix de coco. Pourtant, ces auteurs ont laissé des descriptions d'autres marchandises merveilleuses. Ils ont souvent décrit la soie, parfois de façon précise, d'autres fois sous des aspects étonnants¹. Mais il est possible que le commerce s'en soit fait plus souvent par voie de terre que de mer. N'oublions pourtant pas les emporia de l'Inde face à l'Asie du sud-est, en rapport avec le monde d'occident, par l'intermédiaire de la Perse. Une telle remarque mettant l'accent sur des échanges dès le début de l'ère chrétienne (et même un peu avant) pourrait encore vieillir la mise en place de ces visions codées incomprises et véhiculées par les auteurs arabes.

Pour finir et pour ne pas s'engager plus loin dans les hypothèses, on s'en tiendra au rappel des remarques suivantes. Ce qui est important, ce n'est pas de prouver que l'intuition de Ferrand fut la bonne, que la plume d'oiseau n'est autre que le bambou. Ce qui l'est, ce sont les renseignements que l'on peut tirer de cette équation et de la façon dont elle s'est opérée. L'utilisation de la technique de datation relative par le constat de

¹A aucun moment, les textes arabes ne laissent le moindre doute sur la parfaite connaissance que leurs auteurs ont acquise de la soie. En revanche, les auteurs anciens nous montrent clairement qu'ils n'en ont pas toujours compris l'origine. Par exemple, si la connaissance qu'en a Pausanias (2^e s. après J.C.) est claire et correcte (Coedès, 1910, p.73), celle de Rufus Festus Avienus (deux siècles plus tard) est bien inférieure, lorsqu'il déclare: "Les Sères cueillent des duvets dans les forêts" (Coedès, 1910, p.72). L'auteur du *Périple* ne s'attarde pas sur l'origine de la soie mais en connaît parfaitement l'existence et en notifie le commerce dans tout l'océan Indien au 1^{er} siècle après J.C. (Casson, 1989, p.81).

géographique de sa zone de croissance implique un déplacement loin de Sumatra et des zones austronésiennes, et que le terme *volo* confirme que ce déplacement fut effectué par les Austronésiens, on ne peut pour le cocotier *wakwak* en tirer la même conclusion. L'arbre au fruit (et non pas le fruit transporté) est décrit in situ. Pour postuler que les Persans ou les Arabes l'aient découvert à Madagascar, il faudrait que les contacts Austronésiens/Perso-Arabes aient eu lieu avant que ces derniers n'aient fait leur premier voyage en Asie du sud-est et que d'autre part, les Austronésiens se soient déjà installés dans la Grande Ile et y aient développé la culture du cocotier. Certes, on reconnaît volontiers que des *Wakwak* sont venus en 945 dans l'océan Indien occidental. Mais on n'ira pas jusqu'à faire de Madagascar l'île *Wakwak* par excellence, même si elle se rattache au grand ensemble du même nom. Les auteurs arabes sont suffisamment précis quand ils désignent ces îles riches en camphre, rhinocéros, coco et bambou (Sumatra et îles voisines) pour que l'on ose franchir le pas pour une époque aussi ancienne.

Le rôle capital du monde austronésien en mouvement est mis en scène, ainsi que les deux végétaux fondamentaux sur lesquels il appuie sa culture: le bambou et le cocotier. C'est la civilisation du végétal. On comprendra mieux pourquoi certains archéologues redoutent que ces civilisations n'aient pas laissé de traces facilement visibles. Si l'on se tourne du côté des auteurs anciens grecs et latins (Coedès), on fait le constat suivant. A notre connaissance, le bambou n'est jamais présenté, au contraire de la noix de coco. Pourtant, ces auteurs ont laissé des descriptions d'autres marchandises merveilleuses. Ils ont souvent décrit la soie, parfois de façon précise, d'autres fois sous des aspects étonnants¹. Mais il est possible que le commerce s'en soit fait plus souvent par voie de terre que de mer. N'oublions pourtant pas les emporia de l'Inde face à l'Asie du sud-est, en rapport avec le monde d'occident, par l'intermédiaire de la Perse. Une telle remarque mettant l'accent sur des échanges dès le début de l'ère chrétienne (et même un peu avant) pourrait encore vieillir la mise en place de ces visions codées, incomprises et véhiculées par les auteurs arabes.

Pour finir et pour ne pas s'engager plus loin dans les hypothèses, on s'en tiendra au rappel des remarques suivantes. Ce qui est important, ce n'est pas de prouver que l'intuition de Ferrand fut la bonne, que la plume d'oiseau n'est autre que le bambou. Ce qui l'est, ce sont les renseignements que l'on peut tirer de cette équation et de la façon dont elle s'est opérée. L'utilisation de la technique de datation relative par le constat de

¹A aucun moment, les textes arabes ne laissent le moindre doute sur la parfaite connaissance que leurs auteurs ont acquise de la soie. En revanche, les auteurs anciens nous montrent clairement qu'ils n'en ont pas toujours compris l'origine. Par exemple, si la connaissance qu'en a Pausanias (2^e s. après J.C.) est claire et correcte (Coedès, 1910, p.73), celle de Rufus Festus Avienus (deux siècles plus tard) est bien inférieure, lorsqu'il déclare: "Les Sères cueillent des duvets dans les forêts" (Coedès, 1910, p.72). L'auteur du *Périple* ne s'attarde pas sur l'origine de la soie mais en connaît parfaitement l'existence et en notifie le commerce dans tout l'océan Indien au 1^{er} siècle après J.C. (Casson, 1989, p.81).

"Wakwak: végétal, minéral ou humain? Reconsidération du problème". Paris, INALCO, *Etudes Océan Indien*, 1991, n°12, pp. 171-189.

à paraître... "L'île des femmes chez les auteurs arabes" in *Hommage à J. Dez.*

à paraître *Les sites archéologiques de Majikavu et de Koungou (Mayotte).*

Book of Bamboo (The), Ed. Sierra Club Books, San Francisco.

Casson L.,

The Periplus Maris Erythraei. Text with introduction, translation and commentary (by). Princeton University Press, 1989.

Coedès G.,

Textes d'auteurs grecs et latins relatifs à l'Extrême-Orient depuis le IVe siècle av. J.C. jusqu'au XIVe siècle. Paris, Ernest Leroux Ed., 1910.

Dahl Otto Ch.,

Malgache et Maanjan, une comparaison linguistique, Oslo, Egede Instituttet, 1951.

Decary R.,

"La légende du Rokh et l'Aepyornis", *Bulletin de l'Académie malgache*, Tananarive, 1937, n.s., t. 20, pp.107-114.

Dempwolff O.,

Vergleichende Lautlehre des Austronesischen Wortschatzes (von). in drei Bänden. Berlin, 1934-37-38. Reprint 1969. Verlag von Dietrich Reiner, Hamburg.

Devic M.,

Le pays des Zérids ou la côte orientale d'Afrique au Moyen-Age. Paris, Hachette, 1883.

Dewar R.,

"Ecologie et extinctions des subfossiles de Madagascar", *Antananarivo, Taloha* 10, 1986, pp. 25-42.

Duyvendak J.J.L.,

Chinese discovery of Africa, London, Probsthain, 1948.

Ferrand G.,

"Les îles Ramny, Lamery, Wakwak, Komor des géographes arabes et Madagascar". Paris, *Journal Asiatique*, 1907. vol.10, pp 433-500.

Relation des voyages et textes géographiques arabes, persans et turks relatifs à l'Extrême-Orient du VIIIe au XVIIIe siècle. Paris, Leroux, 1913-1914, 2 tomes.

"Le Kouen louen et les anciennes navigations dans les mers du sud". Paris, *Journal Asiatique*, 1919, pp. 5-68.

"Quatre textes épigraphiques malayo-sanskrits de Sumatra et de Banka", Paris, *Journal Asiatique*, 1932 (oct.-déc.), pp.271-326.

Flacourt (E. de),

Histoire de la Grande Ile de Madagascar. 1661.

Freeman-Grenville, G.S.P.,

The wonders of India, by Buzurg ibn Shahriyar, translated and edited by (...), The Hague and London: East-West Publications, 1981.

Grandidier G.,

"Les animaux disparus de Madagascar. Gisements, époques et causes de leur disparition". Paris, *Revue de Madagascar*, 7ème année, 2ème semestre, 1905 (2), pp. 111-128.

Janvier Y.,

"La géographie gréco-romaine a-t-elle connu Madagascar? Le point sur la question". Tananarive, *Omalý sy Anio*, 1975, n°1-2, pp.11-41.

Lévi S.,

"Pour l'histoire du Ramayana", Paris, *Journal Asiatique*, 1918 (janv.-fév.), XIe série, t. XI, pp.5-160.

Marco Polo

Le devisement du monde. Le livre des Merveilles. Paris, Ed. Maspéro-La Découverte, 2 tomes. 1982.

Masudi (al)

Les Prairies d'Or. Trd. de Barbier de Meynard et Pavet de Courteille, revue et corrigée par Charles Pellat, Paris, Société Asiatique, 3 tomes.

The Oxford English Dictionary, second ed.,t.1.

Sauvaget J.,

Traduction de *Akhbar as-Sin wa'l hind: relation de la Chine et de l'Inde, rédigée en 851*, Paris, 1948.

Viré F., "

L'océan Indien d'après le géographe Abû Abd-Allah Muhammad ibn Idris al-Hammûdî al-Hasanî dit Al-Sarîf al-IDRISI (493-560 H./1100-1166)", *Etudes sur l'océan Indien*, collection des travaux de l'Université de la Réunion, 1984, pp. 13-45.

Wheatley P.,

"Analecta sino-africana recensa " pp. 76-114, in Chittick N., et Rötberg R.I., *East Africa and the Orient*. 1975, New York.

